

Concours du CAPES/CAFEP EXTERNE D'HISTOIRE et GÉOGRAPHIE 2019

**ÉPREUVE D'ANALYSE DE SITUATION PROFESSIONNELLE
HISTOIRE**

Sujet :

**Enseigner « Les débuts de l'humanité »
en classe de sixième**

I. Éléments de présentation de la situation professionnelle

- **Document A** : Extraits du programme d'histoire du cycle 3, classe de sixième, B.O. spécial n° 11 du 26 novembre 2015, et de la fiche Eduscol.
- **Document B** : Manuel d'histoire-géographie, classe de sixième, Martin Ivernel, Benjamin Villemagne (dir.), Paris, Hatier, 2016, p. 22-23.
- **Document C** : Manuel d'histoire-géographie, classe de sixième, Stéphane Henry (dir.), Paris, Bordas, 2016, p. 22-23.

II. Éléments d'analyse scientifique et civique de la situation professionnelle

- **Document D** : Jean-Paul Demoule et Bernard Stiegler, « Avant-propos : de la modernité de l'archéologie », in Jean-Paul Demoule et Bernard Stiegler, *L'avenir du passé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 8-9.
- **Document E** : Fabienne Brugère, Guillaume le Blanc, « Le courage de l'hospitalité. Introduction », *Esprit*, n° 446, Paris, juillet-août 2018, p. 50-52.

Document A : Extraits du programme d'histoire du cycle 3, classe de sixième, B.O. spécial n°11 du 26 novembre 2015, et de la fiche Eduscol.

Extraits du programme

| Repères annuels de programmation | Démarches et contenus d'enseignement |
|---|--|
| <p>Thème 1 La longue histoire de l'humanité et des migrations</p> <p>- Les débuts de l'humanité</p> | L'étude de la préhistoire permet d'établir, en dialogue avec d'autres champs disciplinaires, des faits scientifiques, avant la découverte des mythes polythéistes et des récits sur les origines du monde et de l'humanité proposés par les religions monothéistes. L'histoire des premières migrations de l'humanité peut être conduite rapidement à partir de l'observation de cartes et de la mention de sites de fouilles et amène une première réflexion sur l'histoire du peuplement à l'échelle mondiale. |

Extrait de la fiche eduscol

Pourquoi enseigner « La longue histoire de l'humanité et des migrations » en classe de sixième ?

L'intitulé du thème met l'accent sur la « longue » durée d'une période qui s'étend, si l'histoire de l'humanité commence avec l'apparition du genre *homo*, d'il y a 2,8 millions d'années (d'après une découverte éthiopienne de janvier 2013) à 3300-3000 avant notre ère (dates d'apparition de l'écriture en Mésopotamie et en Egypte). Il met aussi l'accent sur la notion « d'humanité » et sur le thème des migrations. Cette longue période est en effet la seule de nos programmes où l'humanité peut être abordée dans sa globalité, de son origine africaine commune à l'apparition de la ville et de l'écriture qui la fait entrer dans l'histoire.

Le phénomène de migration dans cette « longue histoire » (préhistoire et début de l'histoire) est décisif dans le peuplement de la planète à partir de l'Afrique comme dans la diffusion de l'agriculture et de l'élevage au néolithique à partir du Proche-Orient. [...]

On cherchera de manière prioritaire à faire comprendre à l'élève que :

- le berceau commun de l'humanité se situe en Afrique ;
- la « révolution » néolithique constitue un changement décisif dans les rapports de l'humanité et de son environnement ;
- le Proche-Orient a eu un rôle fondamental dans l'invention de l'écriture, de la ville et de l'État ;
- notre connaissance de la préhistoire évolue sans cesse.

Ce premier thème est l'occasion de travailler plusieurs compétences du programme et d'investir particulièrement celles qui concernent la **construction des repères spatiaux-temporels** et la façon dont on peut **construire des hypothèses et raisonner pour y répondre** en histoire, au vu de l'importance que revêt pour cette période l'interprétation d'une documentation souvent rare et lacunaire.

Document D : Jean-Paul Demoule et Bernard Stiegler, « Avant-propos : de la modernité de l'archéologie », in Jean-Paul Demoule et Bernard Stiegler, *L'avenir du passé*, Paris, La Découverte, 2008, p .8-9.

A l'autre extrémité de l'échelle du temps, ce sont les plus lointains commencements que l'archéologie ne cesse de révéler. Les frontières temporelles de l'humain ont reculé de plusieurs millions d'années en très peu de décennies. Mais ce sont aussi les frontières, jadis intangibles, entre l'humain et l'animal qui se sont estompées, comme le montre d'entrée Pascal Picq. Et si, avec André Leroi-Gourhan, l'étude de la préhistoire a tant bénéficié de l'ethnologie, ce sont sous nos yeux, à l'instar des sites archéologiques quotidiennement ravagés par les lames métalliques des bulldozers, que les dernières sociétés traditionnelles humaines, mais aussi les dernières sociétés de primates à l'état sauvage vivent leurs ultimes instants. Nous avons à réfléchir sur notre destin biologique, à l'heure où les manipulations génétiques, quels que soient les provisoires garde-fous, deviennent l'horizon incontournable de l'humanité à venir ; à l'heure aussi où la séparation entre les hommes et leurs objets techniques a conduit à une autonomisation si forte des seconds, qu'accroissent encore les biotechnologies, qu'elle pourrait mener à la disparition même de l'humain sous sa forme actuelle ; à l'heure enfin où la vision consumériste du monde porte en germe la dissolution du lien social.

Il était difficile de ne pas faire appel aussi, pour les débats de ce volume, à la psychanalyse, et nous savons gré à André Beetschen d'avoir accepté le risque de l'exercice, et de montrer en particulier comment l'identité individuelle se forge au travers d'un passé. Si l'archéologie sert souvent de métaphore à la psychanalyse – et l'on sait que Freud était collectionneur d'antiquités et admirateur de Schliemann -, le travail analytique a ses propres approches. Et s'il porte usuellement sur des individus, Freud n'avait pas hésité, vers la fin de sa vie, à étendre sa méthode à la société, voire à la civilisation tout entière. Il convenait, dans le cadre de nos réflexions sur les trajectoires de l'humanité, d'en faire un point.

L'archéologie emprunte beaucoup aux autres sciences, mais elle peut aussi beaucoup leur apporter : ainsi des études sur le climat, un enjeu considérable, une préoccupation aujourd'hui présente à l'esprit de chacun. Les travaux de Stéphanie Thiébaud et de ses collègues environnementalistes prolongent sur des périodes anciennes ceux, bien connus d'Emmanuel Leroy-Ladurie sur le climat en France depuis l'an mille. Il en va de même pour ceux, qu'on appelle « archéogéographiques », présentés ici par Joëlle Burnouf et Gérard Chouquer sur l'occupation de l'espace et des territoires depuis le Néolithique jusqu'à nos jours. Alors que l'on remet maintenant en cause les modèles de développement agricole fondés sur un remembrement brutal et l'arrachage systématique des haies, pour ne prendre que ce seul exemple, la connaissance des états successifs du parcellaire depuis le Néolithique permet d'enraciner la gestion raisonnée de l'espace dans une perspective plus longue que celle des cadastres communaux et d'anticiper sur les aménagements futurs. Et cela vaut autant pour l'endiguement excessif des cours d'eau, l'agriculture intensive et ses effets érosifs ou encore l'assèchement forcé des zones humides.

Aussi l'archéologie est-elle en mesure de nous fournir des exemples de véritables « suicides écologiques » de la part des sociétés passées. C'est le sens du remarquable essai *A short history of progress (La fin du progrès)* de Ronald Wright, qu'il prolonge ici même. Il s'appuie sur l'archéologie des Mayas ou des Mésopotamiens pour montrer comment les sociétés humaines, ou du moins leurs élites, peuvent être aveugles et irrationnelles, mues par leurs seuls gains à très court terme, alors même qu'elles voient surgir les fermentes d'effondrement économique et de dévastation écologique qui les emporteront.

Document E : Fabienne Brugère, Guillaume le Blanc, « Le courage de l'hospitalité. Introduction », *Esprit*, n° 446, Paris, juillet-août 2018, p. 50-52.

Ceci n'est pas une liste à la Prévert : fermeture des frontières en Autriche, durcissement de la politique d'accueil en Allemagne, généralisation des contrôles en Suède, réduction des aides sociales aux Pays-Bas, militarisation de milices privées en Finlande, délais pour les regroupements familiaux considérablement allongés au Danemark, clôture électrique de 175 kilomètres de long érigée en Hongrie, mesures d'expulsion adoptées par la Colombie à l'endroit des Vénézuéliens, ces *dreamers*, jeunes immigrés aux Etats-Unis qu'il n'est plus question de régulariser pour l'État fédéral, un ministre italien fraîchement nommé qui déclare publiquement : « *Clandestins, préparez-vous à faire vos valises* », une fermeture du Royaume-Uni aux étrangers depuis le *Brexit*, une loi sur l'asile et l'immigration qui durcit la condition des exilés en France et qui est unanimement critiquée par les associations qui viennent en aide aux étrangers en difficulté. Que nous arrive-t-il ? La peur des autres démunis et venus d'ailleurs a-t-elle triomphé définitivement ? [...]

Nous en sommes là. Les exilés d'aujourd'hui sont les expulsés de demain. Ils ne sont plus seulement des êtres partis de leurs terres, ils deviennent des individus en trop qui doivent partir au plus vite de nos terres. L'exilé d'hier pouvait encore avoir la promesse de l'ailleurs, il est désormais cet être maintenu au-dehors, contre lequel il s'agit de faire frontière.

Dans ce déferlement d'hostilité, de murs et de dispositifs de contrôle, il s'est pourtant passé quelque chose ces dernières années qui a pour nom « *hospitalité* ». Suite à la déstabilisation profonde de certaines zones du Proche-Orient et de l'Afrique, les Etats-nations occidentaux ont posé le diagnostic de « crise migratoire », devant l'afflux de populations fuyant légitimement guerres, misères, violences et dérèglement climatique, pour souligner que cette étrange maladie ne les concernait pas. Pourtant, quelques rares gouvernants et des gouvernés sans qualité ont pris le risque de l'*hospitalité*. Une fracture s'est ainsi établie au sein des sociétés entre ceux qui pensent que le mal venu d'ailleurs accroît tous les maux d'ici et ceux qui osent une réponse à ce mal.

Le fait que ces réponses accueillantes se soient organisées sous le nom d'*hospitalité* n'allait pas de soi. Cette dernière avait, en effet, partiellement disparu des mots employables. On lui reprochait tantôt de maintenir l'ancien geste orgueilleux et, pour tout dire, humiliant de l'hôte qui condescend à ouvrir sa porte au pauvre misérable venu sur la pointe des pieds, tantôt de reproduire le paternalisme colonial de celui qui s'arroke le droit de disposer de la vie de l'autre en sachant mieux que lui quel est son bien. Et de fait, certaines de ces critiques ne sont pas dénuées de pertinence, car il semble bien qu'on les retrouve dans nombre de discours et de pratiques officiels qui séparent les migrants les uns des autres, en encourageant les uns à faire leur demande d'asile (en fonction de leur appartenance à telle ou telle communauté), en expulsant les autres (pour leur bien).

Malgré tout, le plus intéressant est ailleurs : « *hospitalité* » est devenu un mot de ralliement pour toutes celles et tous ceux qui entreprennent de tendre la main, prennent le risque du « *délit de solidarité* ».